



HAL
open science

Texte, pré-texte et intertexte chez Ferdinand de Saussure

Michel Arrivé

► **To cite this version:**

Michel Arrivé. Texte, pré-texte et intertexte chez Ferdinand de Saussure. *Approches interdisciplinaires de la lecture.*, 2010, 5. Intertexte et arrière-texte: les coulisses du littéraire., pp.167-190. halshs-00823314

HAL Id: halshs-00823314

<https://shs.hal.science/halshs-00823314>

Submitted on 16 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TEXTE, PRÉ-TEXTE et INTERTEXTE chez Ferdinand de SAUSSURE.

Commençons par l'orthographe. Dans le titre de mon intervention, j'orthographie PRÉ-TEXTE avec un trait d'union, qui a le double avantage d'isoler le préfixe PRÉ- et d'éviter une confusion possible avec l'homophone, mais non homographe *prétexte*. J'orthographie INTERTEXTE sans trait d'union, bien que l'élément *inter-* y ait un statut formel et sémantique voisin de celui de *pré-*. C'est simplement qu'aucune confusion avec un mot préexistant dans le lexique n'est possible.

Les deux termes ont en commun l'élément *texte*. C'est qu'en fait mon intervention, par le biais de ces deux formations préfixales, aura pour objet principal le texte, quelles qu'en soient les manifestations, dans la réflexion de Saussure. Terrain tourmenté, je l'annonce tout de suite, dont l'exploration est difficile et réserve des surprises.

Il convient de commencer par quelques mises en place factuelles. Elles seront pour une large part inutiles à ceux de mes auditeurs qui ont une bonne connaissance de l'œuvre de Saussure. Mais la notoriété du nom de Saussure a quelque chose de trompeur : le *Cours de linguistique générale*, dans sa version de 1916, est bien connu et souvent lu. Les *Écrits de linguistique générale*, qui ont dû attendre 2002 pour être divulgués – d'une façon, je le signale au passage, assez peu satisfaisante – ont ranimé la curiosité à l'égard du vieux maître de Genève. Mais les autres aspects de l'œuvre de Saussure sont souvent peu et mal connus. Il est donc indispensable de mettre en place une topographie grossière de cette œuvre considérable. Et d'abord rappeler qu'elle reste encore inédite pour une très large part : Estanislao Sofia (2010), qui est dès maintenant le meilleur spécialiste actuel des manuscrits saussuriens, évalue la masse qu'ils constituent à environ 30000 pages, dont moins de la dixième partie a été éditée. Il faut avoir ce caractère de l'œuvre de Saussure constamment présent à l'esprit : sauf, sans doute, pour le *Mémoire* de 1878, c'est une réflexion en cours, jamais mise en forme en vue d'une manifestation publique définitive, jamais achevée et de ce fait riche en approximations successives, en paradoxes, en contradictions, parfois apparentes, parfois réelles.

Il est cependant possible de distinguer sommairement, dans cet ensemble, trois aspects principaux. Les deux premiers sont intimement liés du point de vue théorique et méthodologique, bien que cette relation ne soit envisagée, on le verra, que de façon asymétrique. La troisième composante de la réflexion de Saussure porte, certes, sur des objets langagiers, précisément textuels, mais la façon dont ces objets sont conceptualisés peut sembler totalement différente de celle qui est mise en œuvre dans les deux premiers aspects. L'un des problèmes centraux posés par la réflexion de Saussure réside dans le caractère opaque de cette relation.

Entrons donc, ce sera la première partie de mon exposé, dans cette topographie taxinomique de la réflexion saussurienne.

1. Premier aspect : la composante proprement linguistique de la réflexion de Saussure. Il est, paradoxalement, légitime d'isoler cette composante. Je dis : paradoxalement, car la linguistique selon Saussure n'est pas une discipline isolée : elle est intimement liée à la sémiologie, dont elle « n'est qu'une partie », comme il est explicitement dit dans le *CLG*, p. 33. Cependant, cette relation entre linguistique et sémiologie est, somme toute, peu mise en valeur, au moins dans le *CLG*, où elle se ramène à peu près aux deux illustres pages de l'« Introduction » précisément intitulées « La sémiologie ». Surtout, les quelques champs sémiologiques fugitivement allégués à titre d'exemples par Saussure échappent au domaine des objets textuels, ceux qui nous intéressent aujourd'hui : je cite le passage le plus explicite :

« La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important des ces systèmes » (p. 33)

On le voit : les champs donnés comme sémiologiques dans le *CLG* sont, pour les uns, des systèmes dérivés de la langue ou considérés à ce moment comme tels (l'écriture, l'alphabet des sourds-muets), et pour les autres (les rites symboliques, les formes de politesse, les signaux militaires) des systèmes régionaux, cantonnés dans des secteurs strictement délimités. Aucun objet textuel n'est cité dans cet inventaire très limité des systèmes de signes, même si, vous l'avez repéré, un « etc. » redoublé permet à toutes les spéculations de se déchaîner. Mais Saussure lui-même s'est interdit de le faire, tant dans le texte de 1916 que dans ses « sources manuscrites »...

Il n'est donc pas impossible d'isoler la réflexion proprement linguistique de Saussure, à condition de ne pas en oublier l'enracinement sémiologique. Cette réflexion linguistique a été constante au cours de la carrière de Saussure. Elle a été inaugurée dès l'âge de 14 ans, en 1872, par le texte intitulé « Essai pour réduire les mots du grec, du latin et de l'allemand à un petit nombre de racines », puis poursuivie, en 1878, par l'illustre *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, et, aux alentours de 1891, par le projet de livre « De l'essence double du langage », sur lequel s'ouvre le recueil publié en 2002 des *Écrits de linguistique générale*. Elle s'est achevée par les « Cours de linguistique générale » des années 1907 à 1911, qui ne se sont interrompus que quelques mois

avant la mort de Saussure, survenue en février 1913. On se souvient que ce sont ces « Cours » qui ont donné lieu, dès 1916, à la publication, évidemment posthume, du livre intitulé *Cours de linguistique générale*, dont le titre laisse planer l'ambiguïté entre le singulier et le pluriel. Deux mots pour dire que les éditeurs de ce livre ne méritent en rien l'opprobre qu'essaient de jeter sur eux certains «néosaussuriens» contemporains : il était impossible, en 1916, de faire mieux qu'ils n'ont fait. Et il ne faut pas oublier que, pendant 40 ans de façon exclusive, beaucoup plus longtemps de façon partielle, et aujourd'hui encore pour beaucoup de lecteurs, Saussure n'est connu que par le *CLG*.

Dans cette très abondante production proprement linguistique, le *texte*, et spécifiquement le texte littéraire, occupent une place très marginale. Il semble même qu'on observe à l'égard de la littérature une certaine méfiance : fondée sur l'écriture, elle aurait tendance à occulter ce qui fait la spécificité de la langue orale, considérée par Saussure comme objet privilégié de la linguistique. Je me permets de vous renvoyer sur ce point à mes publications récentes, mon livre de 2007 et mon article de 2010.

2. Deuxième aspect : dans la taxinomie que je vous livre, la seconde composante de la réflexion saussurienne est constituée par la recherche sur la légende et sur la mythologie. Dans la masse des manuscrits saussuriens, ceux qui font apparaître avec le plus de clarté les considérations sémiologiques sont ceux qui visent les légendes germaniques. Une importante partie de ces manuscrits a été publiée en 1986, de façon assez imparfaite, par deux jeunes – à l'époque – saussuriens italiens (les références à cet ouvrage sont introduites par *LEG*). Un choix plus réduit, mais plus accessible, a été manifesté, en 2003, par Béatrice Turpin dans le Cahier de l'Herne consacré à Ferdinand de Saussure. Il convient ici de constater deux paradoxes :

- 2.1. Le premier paradoxe tient à ce que l'objet exclusif de la curiosité de Saussure dans ce second type de recherche est précisément ce dont il ne s'occupe pas du tout dans ses recherches linguistiques : le texte, et spécifiquement le texte écrit, même s'il a une origine orale. Il accède par là au statut de texte « littéraire », adjectif qui est donc souvent à prendre, chez Saussure, en un sens très voisin de « littéral ». Paradoxe d'autant plus aigu que les deux recherches sont rigoureusement contemporaines et se réclament l'une et l'autre de la sémiologie. On se trouve là devant l'une des questions les plus étonnantes posées par la réflexion de Saussure.

2. 2. Le second paradoxe rend le premier encore plus étonnant. Il s'observe dans le statut accordé par l'auteur à la

sémiologie. La sémiologie tient une place de premier rang dans la recherche sur la légende. Et c'est précisément en ce point qu'apparaît le trait que j'ai signalé d'emblée : l'asymétrie qui s'observe dans la façon dont sont traitées les relations entre langue et autres systèmes de signe dans les deux recherches de Saussure. On vient en effet de voir que dans ses travaux linguistiques, et notamment dans le *CLG*, Saussure occulte toute relation entre langue et texte. La situation est exactement inversée dans la recherche sur la légende. En effet Saussure marque très fréquemment la relation qui s'établit entre les unités de la langue et celles de la légende : ainsi il confère le même statut de « symboles » aux « personnages de la légende » et aux « mots de la langue » :

Ces symboles [ceux qui composent la légende] sont soumis aux mêmes vicissitudes et aux mêmes lois que toutes les autres séries de symboles, par exemple les symboles qui sont les mots de la langue. Ils font tous partie de la sémiologie (*LEG* : 30 ; voir aussi 191-192 et 307-308).

On le voit d'après ce fragment de texte et ceux qui ont un contenu voisin : Saussure pose la sémiologie comme la science qui prend en charge ces objets de même nature que sont d'une part « les mots de la langue » et d'autre part les « symboles de la légende ». Ici il est nécessaire d'ouvrir une brève parenthèse terminologique : le terme « symbole » qui est utilisé dans ces textes ne se confond pas avec celui que connaissent les lecteurs du *CLG*, où il prend, pour un instant, le sens de « signe non arbitraire », avant d'être immédiatement évacué, pour la raison que, selon Saussure, il n'y a pas de signe linguistique non arbitraire. Dans la recherche sur la légende, *symbole* a exactement le sens d' « élément d'un système de signification ». Il est donc très voisin de *signe* dans le *CLG*. Je précise que ces phénomènes de variation terminologique sont extrêmement fréquents dans la réflexion de Saussure, et sont inévitablement générateurs de contre-sens pour les lecteurs peu attentifs.

C'est dans ces textes relatifs à la légende qu'on trouve, beaucoup plus que dans le *CLG*, la mise en place effective de la sémiologie saussurienne, celle qui prend comme objets, sur un pied d'égalité, les objets proprement linguistiques que sont les mots de la langue et les objets textuels que sont les « symboles » de la légende, notamment les « personnages ».

3. Le troisième aspect de l'activité de Saussure est connu sous le nom de recherche des anagrammes. Elle représente quantitativement une partie très importante des écrits de Saussure : pas moins de quatre-vingt-dix-neuf

cahiers, selon les dénombrements de Godel (1958-1969), puis de Starobinski (1971-2009) repris par Gandon (2002 : 3). Jusqu'à cent dix-sept, si l'on en croit un autre chercheur, Michel Dupuis (Gandon, *ibid.*). Quoiqu'ils n'aient jamais été réellement dissimulés, ces textes ont été tardivement révélés, puis publiés : ce n'est qu'en 1971 que Jean Starobinski réunit en un volume – significativement intitulé *Les mots sous les mots* – un ensemble de publications d'assez peu antécédentes. Ce livre vient, heureusement, d'être réédité chez Lambert-Lucas. En dépit de nombreuses publications partielles, le travail sur les anagrammes n'a pas encore été exhaustivement publié. Et certains commentateurs autorisés s'interrogent sur la possibilité même de publier l'ensemble.

En bref, la préoccupation constante de Saussure dans cette recherche est de trouver des mots, parfois de brefs énoncés, inscrits « sous les mots » d'un texte de surface. De façon extrêmement didactique, comme s'il songeait à éclairer des étudiants, Saussure décrit le phénomène de la façon suivante, à l'aide d'un vers *saturnien*, type de vers latin archaïque :

Comme indication sommaire de ces types, puisqu'en aucun cas je ne puis songer à exposer ici ma théorie du *Saturnien*, je cite :

Taurasia Cisauna Samnio cepit
Si ci S io c pi

Ceci est un vers anagrammatique, contenant complètement le nom de *Scipio* (dans les syllabes *ci + pi + io*, en outre dans le *S* de *Samnio cepit* qui est initial d'un groupe où presque tout le mot *Scipio* revient (Starobinski 71 : 29).

Ici, le mot « qui revient » dans le « vers anagrammatique » est un nom propre. C'est très souvent le cas. Ce le sera pour le nom du Dieu *Apolo* (*sic*, à l'ancienne, avec un -l- non redoublé) dans un vers qui est souvent pris pour exemple, comme je l'ai fait dans mon livre sur Saussure. Je reviendrai sur ce vers un peu plus tard, si nous avons le temps. Mais le nom propre n'est pas le seul à pouvoir être anagrammatisé : on trouve « sous les mots » du poème des éléments de toutes les classes linguistiques. On y décèle parfois même – à condition que le texte de surface soit suffisamment long – des phrases, voire une ébauche de récit (voir par exemple Starobinski 71 : 78 et Arrivé 1986, 21-23). Ce cas illustre parfaitement la notion d'*intertexte*, à condition de préciser que c'est le texte lui-même qui fonctionne, par lui-même et pour lui-même, comme intertexte. Il y a en somme deux feuillets distincts de texte, et c'est la relation entre ces deux feuillets qui constitue le texte comme intertexte.

Cette particularité des vers latins archaïques se retrouve non seulement dans la poésie latine classique – et même post-classique – mais encore dans la prose où l'on s'attend le moins à trouver les traces d'une telle recherche littéraire, par exemple celle des lettres de César. Saussure cherchera à trouver des anagrammes chez les versificateurs latins du XVIIIème siècle et même chez son contemporain le grand poète italien Giovanni Pascoli, auteur, dans ses fonctions de professeur de latin à l'Université de Bologne, de poèmes en latin. Il l'interrogera, en 1909, dans les termes suivants :

« Est-ce par hasard ou avec intention que dans un passage comme *Catullo calvos* p. 16 le nom de *Falerni* se trouve entouré de mots qui reproduisent les syllabes de ce nom :

.../facundi calices hausere – alterni/
FA AL ER A LERNI » (Starobinski : 150)

Il semble que Giovanni Pascoli n'ait pas répondu à cette lettre de Saussure. C'est en tout cas à cette époque que Saussure a renoncé à sa recherche sur les anagrammes. L'interprétation de ce renoncement n'est pas aisée. On peut supposer qu'il a interprété le silence du poète comme une prise de position en faveur du «hasard», au détriment de «l'intention» consciente et explicite que Saussure pensait voir à l'origine de l'anagramme. En ce domaine Saussure ne voulait pas entendre parler du «hasard», qui tient pourtant une place si importante dans sa réflexion linguistique. Ni même, à ce qu'il semble, d'une « intention inconsciente », si j'ose cette expression oxymorique, que Freud, chacun le sait, autorise pleinement.

Une ultime remarque : dans ce qui est aujourd'hui connu de la recherche sur les anagrammes, plusieurs langues sont prises pour objets par Saussure, essentiellement le sanskrit, le grec ancien, le latin et – je n'insisterai pas là-dessus, car cela introduit une difficulté supplémentaire, dont je vous ferai grâce – le vieux haut-allemand du *Nibelungenlied*. Mais jamais aucune langue vivante. Comme si la structure anagrammatique était exclusivement le propre de cultures disparues.

Nous en avons donc terminé avec cette topographie de la réflexion saussurienne. Il nous reste maintenant à envisager de quelle façon Saussure traite le texte dans chacun des deux secteurs où il le prend pour objet, c'est-à-dire l'analyse sémiologique de la légende et la recherche des anagrammes.

L'ANALYSE SÉMIOLOGIQUE DE LA LÉGENDE.

Comme je l'ai déjà indiqué à plusieurs reprises, on va tomber dans ce pan de la réflexion saussurienne de paradoxe en paradoxe. On observe en effet la coexistence à l'égard du texte de deux points de vue apparemment opposés.

1. En certains points de sa recherche, Saussure vise à repérer l'origine historique des événements légendaires. C'est ce qui s'observe lors de la seule manifestation publique, très discrète, de la recherche sur la légende. Le 15 décembre 1904, il prononce devant les membres de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, une conférence sur « les Burgondes et la langue burgonde en pays roman ». L'examen de certains toponymes vaudois, d'origine apparemment burgonde, lui permet d'avancer une hypothèse hardie, rapportée en ces termes dans le très bref résumé – une page, rédigée à la troisième personne – publié par la Société :

[Si l'origine burgonde de ces toponymes était validée], on aurait à se demander quelle part l'Helvétie burgonde peut avoir eue dans la genèse et la propagation de la légende épique des *Nibelungen* (Saussure, 1921-1984 : 606).

On le voit : dans cette unique trace publiée de son vivant de sa réflexion sur la légende germanique, Saussure en envisage l'origine historique et, du coup, référentielle : les événements rapportés ont eu originellement à désigner des événements réels, dans un pays réel, même si les données toponymiques ne permettent pas de situer ce pays avec une totale certitude.

Cette suggestion fournie par la toponymie est reprise à titre d'hypothèse de travail en plusieurs points de la recherche, et notamment au moment où – sans doute dans l'intention de donner à son travail la forme d'un livre – Saussure pense à un titre. Ce titre est au plus haut point explicite : *Histoire et légende. Étude sur l'origine des traditions germaniques connues sous le nom de Heldensage* (LEG : 183). Et le programme qui est assigné par ce titre est résumé de façon non moins explicite :

Le titre de ce volume indique que nous supposons un lien historique entre les événements qui se sont déroulés de 443 à 534 dans le royaume fondé en Savoie par les Burgondes, et connu sous le nom de Ier Royaume de Bourgondie. Tel (*sic*) est en effet notre idée et notre conviction.

Ce n'est pas le Gundacharius mort en 434, mais le Gundobadus mort en 516 qui sera pour nous le Gunther central, expliquant l'épopée burgonde (LEG : 130).

On ne saurait être plus clair, notamment à propos du personnage légendaire Gunther : il *est* – le *sera* de Saussure n'est nullement une atténuation de prudence – le personnage historique qui porta effectivement le nom de Gundobadus.

On l'a compris : dans cette première conception du texte légendaire, Saussure pose un texte antécédent – pourquoi ne pas l'appeler *pré-texte*, avec le trait d'union dont je vous ai parlé tout à l'heure ? Ce pré-texte est selon le cas le texte historique ou le texte mythique.

2. En contradiction au moins apparente – je vais m'expliquer dans un instant sur ce problème – avec ce point de vue « référentiel », qui affecte un « crochet » historique et/ou géographique à la légende, Saussure met en place un point de vue strictement sémiologique. Comment cette nouvelle conception est-elle mise en place ? Voyons-le à l'aide d'un exemple. On vient de voir que Gunther, dans le texte cité plus haut, est donné avec « conviction » comme défini par son identité avec le personnage historique nommé Gundobarus. Prenons maintenant un autre personnage de la légende, par exemple Hugdietrich, alias Wolfdietrich – la duplicité du nom n'est pas indifférente. Est-il au même titre que Gunther défini par son assimilation avec un personnage historique, pour lui le très réel Théodéric ? Point du tout. Saussure va même jusqu'à se gausser cruellement de celui des exégètes – un certain Symons – qui se livre à une telle spéculation. Il le cite et le commente en ces termes:

“Que Wolf[Hug]dietrich soit le Théodéric fils de Clovis est incontesté et incontestable” ... Symons.

Cette phrase a de quoi rendre rêveur d'abord en dehors de tout fait, parce qu'on ne sait pas, à un point de vue méthodologique, ce qu'elle peut signifier dans le domaine des études mythiques (*LEG* : 191).

J'interromps un instant la citation pour donner à ceux de mes auditeurs qui le souhaitent le loisir de hurler à la contradiction. Et pour me donner celui de défendre Saussure. Non, il n'y a pas contradiction. Je m'explique. Je ne suis pas de ceux – il y en a – qui récusent totalement l'existence de contradictions dans la pensée de Saussure. Il y a des contradictions chez Saussure : elles signalent un certain nombre de nœuds gordiens de sa réflexion, et, peut-être, de toute réflexion linguistique et/ou sémiotique. Elles s'inscrivent dans ce que j'appelle pour ma part le caractère profondément dialectique de sa réflexion. Pourtant, ici, la contradiction n'est qu'apparente. Ce n'est pas l'assimilation de Wolf/Hugdietrich à Théodéric qui est mise en cause. Elle est même peut-être exacte : en tout cas, Saussure ne prend pas la peine de dire si elle est vraie ou fausse : c'est ce qu'il marque par l'incise « en dehors de tout fait ». Certains passages de la recherche semblent même indiquer qu'il la juge exacte. C'est qu'en réalité, exacte ou fausse, elle est rigoureusement dépourvue de pertinence à l'égard du véritable statut sémiologique de ce « symbole » qu'est le personnage de Wolf/Hugdietrich, car il faut lui donner ses deux noms. Quel est ce statut ? Il convient ici de reprendre le texte de Saussure au point où je l'ai interrompu :

Il est vrai qu'en allant au fond des choses, on s'aperçoit, dans ce domaine, comme dans le domaine parent de la linguistique, que toutes les incongruités de la pensée proviennent

d'une insuffisante réflexion sur ce qu'est l'*identité* lorsqu'il s'agit d'un être inexistant comme le *mot*, ou la *personne mythique*, ou une *lettre de l'alphabet* qui ne sont que différentes formes du SIGNE au sens philosophique» (LEG : 191, voir aussi 312-313).

On se trouve ici aux prises avec la notion fascinante – et, il faut bien l'avouer, apparemment autocontradictoire – d'« être inexistant ». Comment faut-il l'entendre ? Et comment s'applique-t-elle à ces trois formes « différentes » de « signes » que sont le *mot*, la *personne mythique* et – de retour dans l'inventaire des signes – la *lettre de l'alphabet*, que nous avons déjà vu apparaître comme objet de sémiologie dans le *CLG* ? C'est précisément la lettre de l'alphabet qui est prise comme *tertium comparationis* entre la langue et la légende. Et c'est cette comparaison qui permet d'approcher la notion litigieuse d' « être inexistant » :

Une lettre de l'alphabet, par exemple une lettre de l'alphabet runique germanique, ne possède par évidence, dès le commencement, aucune autre identité que celle qui résulte de l'association:

- a. d'une certaine valeur phonétique,
- b. d'une certaine forme graphique,
- c. par le nom et les surnoms qui peuvent lui être donnés,
- d. par sa place (son numéro) dans l'alphabet.

Si deux ou trois de ces éléments changent, comme cela se produit à tout moment, et d'autant plus rapidement que souvent un changement entraîne l'autre, on ne sait plus *littéralement et matériellement* ce qui est entendu, ou plutôt [...] (*ibid.*).

Deux mots, d'abord, pour rendre compte du retour de l'écriture et spécifiquement de l'alphabet runique dans l'inventaire des objets de la sémiologie. L'écriture est ici conçue selon le modèle qui fait d'elle non un auxiliaire dérivé de la langue (comme dans la conception que nous avons aperçue plus haut) mais un système de signes de plein exercice. Dans le *CLG*, c'est ce système qui est employé, p. 165, pour illustrer, par l'analyse de la lettre T et de ses différentes variantes, le concept de valeur, qui affecte aussi la langue. C'est de la même façon que l'écriture est ici utilisée, pour donner un exemple concret de données qui, touchant des traits moins apparents, affectent aussi la sémiologie légendaire. Quant au choix de l'alphabet runique, il est surdéterminé. D'une part c'est une écriture germanique effectivement utilisée pour certaines versions scandinaves du *Nibelungenlied*. Et d'autre part l'alphabet runique a été sujet dans son histoire à de fréquentes mutations, qui ont effectivement porté sur le nombre des lettres (24, puis 16, puis 23), nécessairement sur leur ordre, sur leurs noms et sur leurs formes. Ces mutations ont été relativement rapides : pas plus de trois siècles et demi, selon Marcel Cohen (1958 : 197), pour l'ensemble des modifications alléguées.

On le voit d'après l'analyse de Saussure : le signe qu'est la lettre n'a pas d'existence substantielle. C'est en cela qu'il est qualifié d'« être inexistant ». Car, si paradoxal que ça puisse sembler, cela ne l'empêche pas d'exister. Mais il

n'accède à son statut que dans la mesure où il « associe » un certain nombre de traits. Encore cette association est-elle à tout moment menacée de destruction. Mais à tout moment elle se reconstitue, par la modification des traits qu'elle réunit. Il suffit par exemple que la lettre change de nom pour qu'elle perde son identité et en prenne une autre. Une lettre n'est jamais identique à elle-même. Il en va de même pour cet autre signe – ou symbole : on se souvient qu'ici les deux termes sont équivalents – qu'est le personnage de la légende, lui aussi constitué par l'association à tout instant variable de quelques traits :

[...] chacun des personnages de la légende est un symbole dont on peut faire varier – exactement comme pour la rune – a) le nom, b) la position vis-à-vis des autres, c) le caractère, d) la fonction, les actes. Si un nom est transposé, il peut s'ensuivre qu'une partie des actes sont transposés et réciproquement, ou que le drame tout entier change par un accident de ce genre (*LEG* : 31).

Cet inventaire des « éléments » dont la relation constitue le symbole qu'est le personnage varie légèrement au cours de la recherche. Saussure y ajoute parfois le « blason » (*LEG* : 194), voire le « casque » (*LEG* : 195). Le nom – à la différence de ce qui se passe pour la lettre – est, sauf erreur, toujours cité en premier. C'est qu'il a pour le personnage légendaire un statut spécifique. C'est ce qui est expliqué dans un passage explicitement présenté comme ayant une grande importance théorique :

Ici note sur les éléments constitutifs d'un être légendaire. Le nom n'a ni plus ni moins d'importance que tout autre côté. Il n'est pas comme chez un individu vivant une étiquette sur la personne, mais au même rang que les autres choses, et à ce point de vue plus important; seulement ce qui compense c'est que tandis que les autres caractères de l'individu sont inséparables de lui, tout trait de l'être légendaire peut se dissiper au premier souffle avec autant de facilité que son nom et par là [...] (*LEG* : 142 ; la phrase n'est pas achevée).

On le voit : le nom ne relève pas dans la sémiologie légendaire de ce que Saussure appelle avec mépris l' « onymique », qui consiste, selon le mode adamique de la nomenclature, à désigner un être. Non : il est l'un des traits dont le système constitue le personnage en tant que symbole. Il est, au même titre que chacun de ces traits, amené à subir toutes les mutations que peut lui infliger sa transmission. Un passage des notes sur Tristan le met de façon explicite dans l'inventaire des « traits » amenés à « se dissoudre » : « Après négation absolue d'un trait quelconque qui doit subsister plus que les autres, y compris le nom », il bénéficie cependant d'une « ténacité moyenne », au même titre que « le caractère des individus et la différence du père et du fils » (Tristan : 210)

Ainsi les signes que sont les personnages de la légende – et, dans des conditions légèrement différentes, les lettres de l'alphabet – n'ont jamais aucune consistance matérielle. Leur être est par essence fugitif et instable. « Fantômes » ? « Bulles de savon » ? Même pas : car la bulle de savon « possède du moins son

unité physique et mathématique » (*LEG* : 192). Le signe ne consiste en rien. Il ne tient qu'à la rencontre provisoire et accidentelle de quelques traits voués à tout instant à se désunir. Mais cette désunion a pour effet de constituer sans délai un autre signe.

Encore faut-il prendre une précaution. Le « Temps », qui est indispensable à ces transformations du signe – comment concevoir une transformation hors du temps? – n'en est pas la cause :

Comme on le voit au fond l'incapacité à maintenir une identité certaine ne doit pas être mise sur le compte des effets du *Temps* – c'est là l'erreur remarquable de ceux qui s'occupent des signes, mais est déposée d'avance dans l'être que l'on choye [*sic*] et observe comme un organisme, alors qu'il n'est que la combinaison fuyante de 2 ou 3 idées. (*LEG* : 192).

Et c'est cet « être inexistant », cette « bulle de savon », ce « fantôme » qui est, nouveau paradoxe, objet d'amour. Je ne crois pas pousser trop loin la pensée de Saussure en employant ce mot, qu'il n'utilise pas. Il se contente de verbes : tels « choyer », aperçu dans le segment précédent, ou même « chérir »:

L'association – que nous chérissons parfois – n'est qu'une bulle de savon (*LEG* : 192).

Il nous reste, à propos de la recherche sémiologique sur la légende, à affronter un dernier paradoxe. Il est tout aussi spectaculaire que les précédents. Il risque de troubler les spécialistes contemporains de la sémiotique littéraire. Il aurait certainement troublé le Barthes des *Éléments de sémiologie* s'il avait pu en être informé.

On a aperçu plus haut que Saussure accepte de qualifier de « littéraire » le texte de la légende. La sémiologie qui le prend pour objet va être une sémiologie littéraire. C'est ici qu'intervient un nouvel épisode de la réflexion saussurienne :

Les personnalités créées par le romancier < le poète > ne peuvent être comparées pour une double raison – au fond < 2 fois > la même. – Elles ne sont pas un objet lancé dans la circulation avec abandon de l'origine : la lecture de Don Quichotte rectifie continuellement ce qui arriverait à Don Quichotte dès qu'on le laisserait courir sans recours à Cervantes, ce qui revient à dire que ces créations ne passent ni par l'épreuve du temps, ni par l'épreuve de la socialisation, restent individuelles, hors d'état d'être assimilées à nos [ici Saussure s'interrompt. Je ne chercherai pas à restituer le mot qu'il a laissé en suspens] (*LEG* : 193).

On voit les exigences de Saussure à l'égard de l'objet sémiologique. Il faut qu'il ait été « lancé dans la circulation », c'est-à-dire livré au hasard des mutations auxquelles le soumettent, au cours du temps, ses usagers. Il faut qu'il y ait eu, comme suite de cette circulation, « abandon de l'origine » : comme la langue, l'objet sémiologique – ici, la légende – n'a pas, ou plutôt n'a *plus* d'origine. Celle

qu'inévitablement le hasard lui a conférée n'a aucune pertinence à son égard.

Le texte « littéraire », au sens habituel du terme, répond-il à cette double exigence ? Saussure opine que non : le texte de *Don Quichotte* est empêché de « courir » là où le mènerait sa « circulation avec abandon de l'origine ». Le nom de Cervantes, son « auteur » – le terme se recharge de sa valeur étymologique : l'auteur a autorité sur son texte – le fixe définitivement dans une éternelle synchronie.

Rien n'interdirait, bien sûr, de contester cette position de Saussure. On pourrait d'abord s'interroger sur l'impossibilité, pour la sémiologie, de prendre en charge un objet exclusivement synchronique : ses caractères structuraux sont-ils de ce fait différents de ceux de l'objet « lancé dans la circulation » ? Rien n'empêcherait non plus de faire intervenir comme agent de mutation le lecteur : n'est-il pas, à l'égard du texte littéraire, l'équivalent du récitant de la légende, même si les mutations qu'il apporte à l'objet ne se manifestent pas matériellement ? Oui, on pourrait faire tout cela pour réintégrer la littérature au sein de la sémiologie. Mais Saussure, lui, ne le fait pas.

Il est temps de conclure, à propos de la conception du texte qui est mise en place dans la recherche sur la légende. On voit apparaître trois traits principaux :

1. Le texte accède au statut d'objet sémiologique au même titre, quoique dans des conditions nécessairement différentes, que ces deux autres objets que sont la langue et l'écriture. J'insiste lourdement sur ce point, car on va voir, en approfondissant, dans quelques instants, ce que nous avons aperçu tout à l'heure au sujet des anagrammes, que le texte tel qu'il est mis en place dans cette recherche échappe complètement au modèle sémiologique.
2. La notion de pré-texte semble pertinente pour rendre compte du statut accordé par Saussure à la légende. À condition de subir une modification selon les deux points de vue selon lesquels il l'envisage. Quand il pense à son ancrage historique, le pré-texte n'est autre que le récit des événements qui enracent la légende dans le réel. Mais quand il pense à son statut proprement sémiologique, c'est le texte lui-même qui, au cours de sa constante évolution dans le temps, se tient lieu à lui-même de pré-texte constamment renouvelé.
3. L'évolution diachronique qui caractérise le texte légendaire comme objet sémiologique n'affecte pas le texte littéraire, définitivement arrêté par le nom de son auteur. « Tel qu'en lui-même » il est d'emblée fixé par son statut de texte littéraire, il échappe donc à toute approche sémiologique.

Est-ce par cet aspect que le texte anagrammatique échappe lui aussi au modèle du signe ou du symbole, puisque nous venons de voir que c'est tout un ?

C'est ce que nous allons voir dans la troisième et, qu'on se rassure, dernière partie de mon exposé.

En deux mots, un premier problème : qu'en est-il au juste, pour Saussure, de la « littéarité » du texte anagrammatique ? Le problème se pose de la façon suivante.

Parmi les textes qui lui offrent des anagrammes, Saussure fait des textes « littéraires » une sous-classe spécifique. Ils ont pour auteurs des « littérateurs proprement dits » (Starobinski 1971 : 26), voire, pour certains, « les plus gens-de-lettres des littérateurs » (*ibid.* : 116). Ils se distinguent des autres textes anagrammatiques, par exemple religieux ou funéraires, dont l'auteur n'est pas un « littérateur », mais un *vates*, auteur de *vaticinia*.

Cependant la différence typologique entre les deux sous-classes de textes anagrammatiques n'est pas fixée avec rigueur. Quoi qu'il en soit de leur spécificité, les textes anagrammatiques se caractérisent tous par leur « attachement à la lettre » (Starobinski 1971 : 38). C'est un point commun entre l'enseignement du *CLG* et la recherche sur les anagrammes : le lien indissoluble entre *lettre* et *littérature*.

Qu'en est-il maintenant du statut de ces textes à l'égard du « signe » ou du « symbole » ? En d'autres termes, relèvent-ils de la « sémiologie » ? Je n'examinerai ici que deux traits : ceux qui tiennent à la façon dont ces textes sont affectés par le temps. Je rappelle que le temps intervient sur les objets linguistiques de deux façons. D'un côté en effet le discours s'inscrit dans le temps et en subit les contraintes : c'est ce que Saussure appelle dans le *CLG* la « linéarité du signifiant » et dans la recherche sur les anagrammes la « consécuitivité ». Et d'un autre côté le temps manifeste les mutations que leur structure inflige aux objets sémiologiques. C'est ce qui est appelé « diachronie » dans le *CLG* et n'est pas nommé dans la recherche sur les anagrammes.

1. Qu'en est-il de la linéarité (ou consécuitivité) pour le texte anagrammatique ? Par texte anagrammatique j'entends ici le texte anagrammatisé, c'est-à-dire celui qui, sous-jacent au texte de surface, y est manifesté par des lettres apparemment éparses. Je parle de *texte* anagrammatisé, et non de *mot* anagrammatisé. Comme on a vu tout à l'heure, l'élément anagrammatisé se réduit très souvent à un nom propre, comme dans les exemples si souvent allégués de *Scipio*, *Apolo*, *Afrodite*, etc. Mais on trouve aussi des noms communs : *postscænia*, *crepitacilla*, etc. À vrai dire, un nom, propre ou commun, dès qu'il est énoncé, c'est déjà un texte. En outre, il arrive parfois que l'élément anagrammatisé prenne les dimensions d'une phrase, voire d'un microrécit (Arrivé, 1986 : 20-21).

Quoi qu'il en soit de la longueur du texte anagrammatisé, il n'est pas soumis de façon constante aux contraintes de la consécuitivité. Je prends pour exemple un vers extrait du *vaticinium* « *Aquam albanam* » :

DONOM AMPLOM VICTOR //AD MEA TEMPLA PORTATO
A PLO O // A PL O O

Dans chacun des deux hémistiches de ce vers saturnien, le nom du Dieu *Apolo*, orthographié de façon archaïque, se trouve anagrammatisé. Mais les lettres qui composent ce nom ne sont pas données dans l'ordre : on lit, dans l'un et l'autre hémistiche, APLOO au lieu de APOLO. Saussure s'en étonne, mais sans véritablement s'en indigner :

On voit bien A initial et ensuite PLO, qu'on peut accepter pour POL (Starobinski 1971 : 71).

J'insiste sur ce point : manifester POL par PLO, ça a peut-être l'air d'être une licence bénigne. Ça ne l'est pas du tout. C'est, au contraire, contrevenir à la loi fondamentale du mot humain, telle qu'elle est posée, de façon particulièrement insistante, tant dans le *CLG* (p. 103) que dans les *Écrits* (p. 110). À tout instant Saussure remarque que les éléments anagrammatisés échappent à cette contrainte. On s'étonne de constater qu'en général il n'en est que modérément angoissé. Certes, il est parfois perplexe, et même vaguement désapprouvateur, devant certains tours de « passe-passe ». Il faut prendre ce mot à la lettre : l'anagramme fait *passer* les lettres les unes devant les autres en dépit de tout contrainte linéaire. Mais le plus souvent Saussure est d'une extrême indulgence devant ces tours de « passe-passe » :

pr-T ou T-pr pour Tr-P est une transposition d'un caractère bénin (Starobinski 1971 : 87).

Il lui arrive même d'aller plus loin dans l'indulgence. Ainsi, il ne s'étonne pas de constater l'inversion de la consécuitivité non plus entre les lettres, mais entre les signes : les deux éléments d'un mot composé « peuvent se trouver renversés dans leur ordre respectif ». Ainsi le nom propre composé *Heraclitus* – dans lequel tout lecteur grec ou latin reconnaissait immédiatement les deux éléments HERA et CLITUS – est donné sous la forme de « deux paramorphes partiels renversés dans leur ordre respectif : CLITUS et HERAC » (Starobinski 1971 : 52).

Il y a, dans ce « renversement » de deux éléments pourvus de signification, de quoi faire hurler de stupeur et d'indignation le linguiste : dans le *CLG*, il insiste lourdement sur la pertinence de la consécuitivité dans les composés ou dérivés tels que *signifer* ou *désireux* : « on ne saurait dire *eux-désir* ou *fer-signum* » (*CLG* : 190). *Clitus-herac* fournit précisément l'exemple de ce qui est donné, dans le *CLG*, comme impossible. Saussure ne s'indigne pas, ne s'étonne même plus : il vient de reconnaître que l'anagramme n'est pas soumise au temps de la consécuitivité.

2. Mais la consécuitivité n'est pas, on vient de le voir, le seul mode d'intervention du temps sur le langage. Il faut tenir compte aussi du temps de la diachronie. C'est celui qui est le cadre de l'évolution des langues et, d'une façon générale, de tous les systèmes de signes, objets de la sémiologie.

Comment le temps de la diachronie intervient-il sur le système des anagrammes ? La réponse de Saussure est d'une belle simplicité : il n'intervient pas du tout. Il en fait la remarque à deux reprises. La première fois, il s'en tient à la période de la latinité classique, et envisage de trouver une raison à l'insensibilité au temps de la pratique anagrammatique :

C'est cette *facilité relative* de l'hypogramme qui explique seule que l'hypogramme ait d'abord pu vivre, et ensuite se transmettre comme une condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire à travers les siècles et les milieux les plus différents qu'ait connus la culture latine (Starobinski 1971 : 119).

En un autre point (Starobinski 1971 : 133) il élargit encore – jusqu'à « 1815 ou 1820 » – la période de permanence absolument inchangée de la pratique anagrammatique. Et finalement, en 1909, il fera encore reculer la date d'un siècle, puisqu'il trouvera chez son contemporain Giovanni Pascoli des «ruissellements» d'anagrammes.

Cette permanence est surprenante. Car par ailleurs la pratique anagrammatique est bien, Saussure le remarque, celle d'un système sémiologique : elle repose, exactement comme une langue, sur une « sociation psychologique inévitable et profonde ». Cette « sociation » s'effectue dans le temps entre les différents sujets de la « masse parlante », qui est ici la « masse pratiquante » des usagers de l'anagramme, qu'ils soient productifs – les *vates* et les « littérateurs » – ou réceptifs : les lecteurs. Elle devrait, comme pour les autres systèmes, avoir pour effet de transformer la pratique. Il n'en est rien : le système de l'anagramme reste figé dans une synchronie définitive. Par là il fait une seconde fois exception au régime du langage. Nouveau paradoxe dans lequel Saussure semble s'installer avec une certaine sérénité.

On constate donc que le concept de texte tel qu'il est mis en place dans la recherche des anagrammes échappe au moins à deux des contraintes auxquelles sont soumis les signes linguistiques et, dans des conditions différentes, les symboles que sont les personnages de la légende. Il serait facile de montrer qu'il échappe aussi à une troisième contrainte, celle de l'arbitraire du signe. Il est donc totalement étranger au champ de la sémiologie telle que la conçoit Saussure. Il est d'ailleurs remarquable de constater que la terminologie si laborieusement mise en place dans les travaux linguistiques de Saussure est totalement absente de la recherche sur les anagrammes.

Il est temps de conclure sur l'ensemble. Par la constatation d'un ultime paradoxe : la coprésence, dans la réflexion de Saussure, de deux conceptualisations totalement différentes du texte. Dans la première, le texte est

construit comme objet sémiologique et présente des traits qui, conformes, *mutatis mutandis*, à ceux de cet objet voisin qu'est le signe linguistique, le font entrer dans le champ de la sémiologie. Dans la seconde, le texte par sa structure anagrammatique fait exception à toutes les propriétés du signe et échappe donc totalement à la sémiologie.

Bibliographie

- Arrivé, M., 1986, «Intertexte et intertextualité chez Ferdinand de Saussure» , in Theis, R. et Sieppe, Th., eds, *Le plaisir de l'intertexte*, Peter Lang, p. 11-36.
- Arrivé, M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.
- Arrivé, M., 2008, *Le linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF.
- Arrivé, M., 2010, «Linguistique et littérature : retour aux origines saussuriennes», in Ablali, Driss et Kastberg Sjöblom, Margareta, *Linguistique et littérature : Cluny, 40 ans après*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté : 33-45.
- Cohen, Marcel, 1958 ; *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, Klincksieck.
- Engler, Rudolf, 1968-1989, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique, Wiesbaden, Otto Harassowitz.
- Engler, R., 1990, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique, tome 2, Wiesbaden, Otto Harassowitz.
- Freud, Sigmund, 1915-1988, « L'inconscient », in *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, p. 203-242.
- Gandon, Francis, 2002, *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce*, Louvain-Paris, Peeters.
- Godel, Robert, 1957-1969, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.
- Komatsu, Eisuke, 1985, « Tristan – Notes de Saussure » , *The Annual Collection of Essays and Studies*, Faculty of Letters, Gakushuin University, vol. XXXII : 149 :229.
- Komatsu, Eisuke, 1993, *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Tokyo, Université Gakushuin.
- Saussure, Ferdinand de, 1878, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, B. G. Teubner, in Saussure, F. de, 1922-1984 : 1-268.
- Saussure, F. de, 1904, « les Burgondes et la langue burgonde en pays roman », in Saussure, F. de, 1922-1984 : 606.
- Saussure, F. de, 1916-1922-1986, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure, F. de, 1922-1984, *Recueil des publications scientifiques*, Genève, Sonor, puis Paris-Genève, Slaktine.
- Saussure, F. de, *LEG, Le leggende germaniche*, a cura de Marinetti, Anna et

Meli, Marcello, Zielo, Este, 1986.

Saussure, F. de, *ELG*, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard.

Saussure, F. de, voir Engler, 1968-1989 et 1990.

Saussure, F. de, voir Komatsu, 1985 et 1993.

Saussure, F. de, voir Starobinski, 1971-2009.

Saussure, F. de, voir Turpin, 2003.

Sofia, Estanislao, 2010, « Quelques problèmes philologiques posés par l'œuvre de Ferdinand de Saussure », *Langages*, 178.

Starobinski, Jean, 1971-2009, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, puis Limoges, Lambert-Lucas.

Turpin, Béatrice, 2003, « La légende de Sigfrid et l'histoire burgonde », in Bouquet, Simon (éd.), *Saussure*, L'Herne : 351-429.